

## Glaneur délicat

Paul Chanel, *Des ombres portées*, Malenfant Éditions du Noroît,  
144 p.

Bertrand Laverdure

---

Numéro 180, septembre–octobre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Laverdure, B. (2001). Glaneur délicat / Paul Chanel, *Des ombres portées*, Malenfant Éditions du Noroît, 144 p. *Spirale*, (180), 8–9.

# GLANEUR DÉLICAT

**DES OMBRES PORTÉES** de Paul Chanel Malenfant  
Éditions du Noroît, 144 p.

**L**A POÉSIE crée du faux, triture le vrai, interroge le sens des choses et s'accorde des fantaisies. Maîtresse spécieuse, elle aimerait fixer un je-ne-sais-quoi avec l'acharnement d'une cigale dépravée sortie de sa léthargie languette. Faut-il croire néanmoins les poètes qui parlent de « naturel », d'« authenticité », de « narrativité » et de « figuratif » et qui jugent une œuvre méritoire — certes, à l'occasion, ils sont dans le vrai mais bien souvent pour d'autres raisons — à l'aune de ces critères exclusifs? Non, bien sûr, puisqu'en poésie il ne faut croire personne car voilà bien le but de son jeu : nous plonger dans le doute jusqu'au cou pour éveiller les reflets chatoyants, évanescents, rapides qu'à chaque seconde le réel nous propose et qu'à chaque année nous engrangeons par milliers. De toutes ces choses qui peuvent se retrouver dans un poème, le poète fait un tri, en cultive certaines. Sa vie est un champ qu'il pille, une décharge à souvenirs qu'il visite, un fond marin sur lequel il cueille les débris de navire, les morceaux de coquillage, les crustacés savoureux et les raies ensablées. Les poètes sont en quelque sorte des glaneurs de matières verbales. Il ne s'agit pas ici de bêtement rapporter une évidence, mais bien plutôt de mettre l'accent sur une pratique poétique familière qui prend dans l'œuvre de Malenfant toute son ampleur.

Car Paul Chanel Malenfant est un glaneur hors pair, un cueilleur astucieux et obsessif, qui reprend, de livre en livre, ses expéditions de glanage biographique, ses allées et venues dans ses souvenirs d'enfance, ses souvenirs d'adultes et ses souvenirs fantasmés.

Certes, on ne glane pas pour la galerie ou par simple amusement. Il y a de la gravité presque spirituelle dans le glanage qui intéresse la poésie à effets autobiographiques ou plongeant dans le moût à souvenirs ou dans les puits à mémoire. Glaner, c'est toujours un peu reprendre ce qui a été oublié, perdu, délaissé pour en réactualiser quelque chose de délicat, un dépôt cristallisé qui en aurait gardé tout le suc. En fait, glaner serait un peu la manifestation d'une forme de croyance en une transsubstantiation totale de toutes les parties des objets ou des choses, des souvenirs ou des récits mythiques. La partie pour le tout, en somme, pour reprendre en le déformant légèrement le titre de la thèse de Paul Chanel Malenfant sur l'œuvre de Fernand Ouellette et Roland Giguère qui est paru en 1983 aux Presses de l'Université Laval.

Dans *Des ombres portées*, Malenfant se réapproprie cette formule poétique qui consiste à évoquer par le menu, soulignant ici des détails, réfléchissant là sur les questions que soulève

inévitavelmente la perte d'un être cher, respirant ici des atmosphères significantes, réentendant là des airs de musique (*Des airs de famille* pour reprendre un autre de ses titres récents), ponctuant l'expérience même du ressouvenir de bornes presque musicales, éthérées, qui tiennent lieu, sans aucun

un froissement de dentelles ou de robes de taffetas, cette préciosité intelligente qui rebute bon nombre de critiques et qui est malencontreusement encore prise pour de l'esbroufe littéraire quand il s'agit bien plus souvent des symptômes inhérents à un style aventureux, vif et riche de



*Du front tout le tour de la tête*, extrait, de Chantal duPont, 2000

DR

doute, de suspension émotive exceptionnelle éclairant toutes les variantes des effets qu'enclenche l'insoutenable vide dans lequel nous plonge le deuil.

## L'ombre de Rina Lasnier

Le titre même qu'a choisi Malenfant, *Des ombres portées*, vient de surcroît, nous semble-t-il, répondre à celui des textes de Rina Lasnier réunis en volume sous le titre *L'ombre jetée*. Les correspondances sont trop grandes entre les deux œuvres pour infirmer notre hypothèse. Cette constante préoccupation spirituelle ou existentielle, ces strophes délicates, à la limite évoquant

maintes nuances (oublions ces vieux commentaires désobligeants d'André Brochu au sujet de l'écriture de Rina Lasnier...), tous ces éléments font que ces œuvres se répondent ici sous le couvert d'une nette allusion présente dans le titre. Ainsi, allant du côté du pluriel et privilégiant un antonyme du verbe *jeter* en choisissant le participe passé *portées*, Malenfant dresse la table de ses préférences et nous annonce d'emblée qu'il tentera de rendre compte des multiples ombres que nous laissent en fardeaux délicieux les morts qui nous importent. Il n'y a donc pas que le Mal qui nous pousse à jeter son ombre en un halo unique, chaque fois indistinct, chape du Monde



sur les épaules catholiques de Rina Lasnier. Malenfant préfère, quant à lui, les ombres terrestres, les résidus d'existence, qui jonchent nos mémoires et nous rendent à chaque fois la tâche de notre humanité toujours plus déchirante. Pour Malenfant, nous sommes des êtres de deuil, endeuillés à perpétuité, et non seulement des affres que nous fait subir le Mal, mais bien aussi des êtres humains, simplement humains, que nous avons côtoyés et qui nous ont permis de croire en

*taines mortes survivent-elles à leur mort?* »; « *ô ma défunte* »; quoique, si on prend en ligne de compte le flou volontaire de bien des références, ce recueil explore de même l'ensemble des deuils qui habitent maintenant son œuvre, celui de son père, celui de sa mère, celui de son frère (« *Mon frère s'est jeté du haut de son appartement, du vingtième étage de l'immeuble sis au 121, boulevard de Maisonneuve Est, à Montréal* » dans son précédent livre *Des airs de famille* à l'Hexagone), ou celui de son grand-

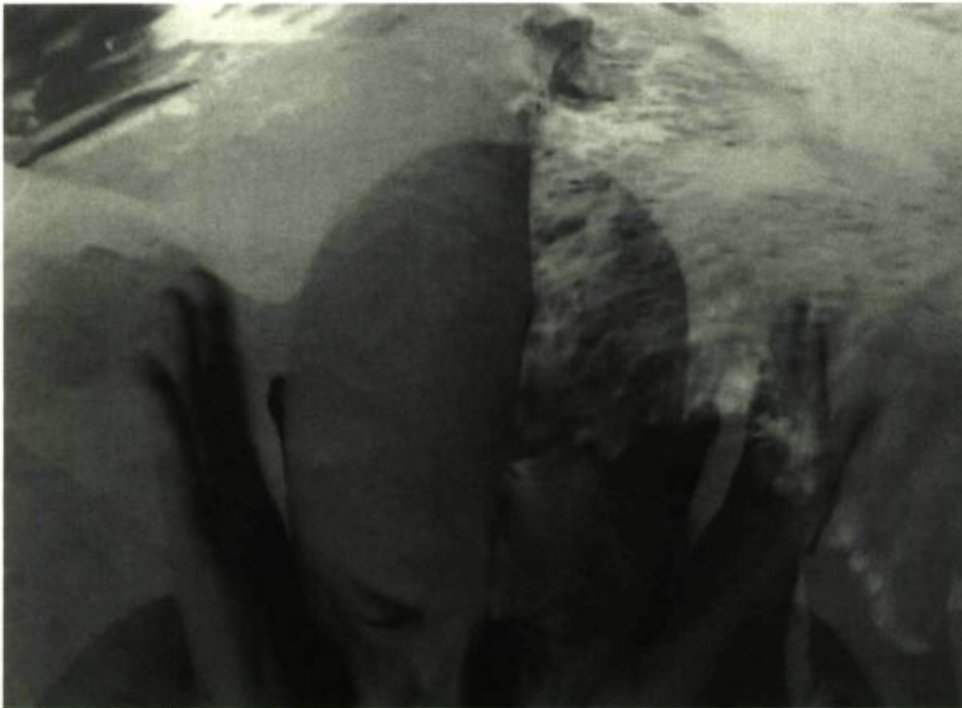
se présente à nous que sous la forme d'un recueil. À peine quelques hésitations, ici et là, sont venues assombrir notre plaisir de lecture. Mais la matière forte de ce livre vient effacer rapidement ces moments de doutes passagers.

Jouant avec l'évanescence tout en laissant poindre des bribes de souvenirs matériels, Malenfant passe de l'abstrait au concret, du lyrisme à un ton plus sobre, avec l'aisance d'un virtuose. Des blocs de prose et de poésie en italique suivent parfois les poèmes, signifiant ainsi le changement de ton, le passage à une parole murmurée, presque au chuchotement. Il faudrait ici prendre à bras-le-corps chacune de ces petites œuvres poétiques, chaque poème, pour en extraire la savante conception cachée derrière ce mur délicat de « *chuchotis de glaïeuls* », de « *gingembre et de paraffine* », de « *mots pelés à vif sur les gencives* », de « *caractères chinois sur l'éventail de soie* », d'« *échardes, [d']abat-jour, [de] clefs de sol* », de « *profils effacés sur les vitres* », de « *plis de robe sonore parmi les vagues* », de « *neiges irisées de mauve* », et de « *mains de piano voletant parmi les hirondelles* ».

Plus qu'une suite à *Quoi, déjà la nuit?*, roman publié à l'Hexagone en 1998 et qui traitait du deuil d'une femme aimée, *Des ombres portées* nous plonge dans ce labyrinthe des miroirs qu'il nous faut traverser autant du côté des vivants que de celui des morts, pour aller glaner les objets, les atmosphères, les visages, les sons, les mots et les livres qui font qu'un être humain, une personne chère, retrouve tout son relief, reprend tout son sens après sa disparition. Pétris de cette délicatesse qui à d'autres moments aurait pu se confondre avec de l'affectation, les poèmes de Malenfant tissent et alignent avec toute l'attention nécessaire la saisie de sensations fugaces, de moments passés et de bonheurs de présence. Recueil majeur dans la production de ce poète qui jouit habituellement d'une reconnaissance d'estime, recueil d'importance qui vient redonner au genre du tombeau, ou aux multiples thrènes de ce monde littéraire, leurs lettres de noblesse. Évitant les écueils des larmoiements nauséux, contournant la lourdeur des poncifs sapientiaux, sautant par-dessus les dangers d'une délicatesse de fine bouche orgueilleuse confinant parfois à la sensiblerie — ton qui a pu parfois effleurer quelques-unes de ses autres œuvres —, Malenfant ici se surpasse.

Un livre que l'on se plaît d'ailleurs à relire. Ruche bourdonnante qui se prête à plusieurs lectures savoureuses, ce livre rend un hommage fort beau à cette personne qui en fut malgré elle la Muse : « *Devant du papier blanc, je tente en vain/de mettre la dernière main à ce livre de toi/sans commencement ni fin.* »

BERTRAND LAVERDURE



Du front tout le tour de la tête, extrait, de Chantal duPont, 2000

DR

d'autres choses qu'en la misérable fatalité de notre condition de dépecés moraux, de rachitiques coulés dans le ciment du désir, de « *voix transitoires* » toujours à l'affût d'un repos éternel.

*Des ombres portées* tourne, bien entendu, autour de la thématique du deuil. Divisé en quatre parties, explorant de différentes façons la face cachée des gens disparus, les ombres familières que leurs propres objets ou leur mémoire persistent à raviver, le recueil ressemble quelque peu à un requiem de chambre. Le poète s'adresse à ses ombres portées, soit surtout à cette femme interpellée à plusieurs reprises : « *une seule morte immense* »; « *tu étais assise* »; « *Là où tu survivis, errante* »; « *Cer-*

père Nil. Il faudrait parler d'une immersion en plein théâtre intime du deuil.

### Suite à *Quoi, déjà la nuit?*

Chacune des parties du recueil, « Douleurs », « Deuils », « Mystères de la nuit » et « Adieux », emprunte des angles d'attaque légèrement différents qui viennent compléter les accords et souligner les richesses de textures et les trésors d'équilibres euphoniques et sémantiques que nous découvrons à la lecture des poèmes de Malenfant. Chaque poème se suffit à lui-même et contribue pourtant avec brio à nourrir cet organisme poétique qui ne